Sade et l'institution du social; quel héritage pour la république?¹

Julie Paquette, Université d'Ottawa

Aborder la question de l'institution, c'est ouvrir un univers des possibles qui s'érige en deux sphères distinctes. Il s'agit, d'une part, de l'idée d'institutionnalisation du social – c'est-à-dire du questionnement des modalités de l'avènement du social – et d'autre part, de l'idée de l'institution en tant que lieu symbolique d'intégration de ces modalités – nous pensons entre autres à l'Église, à l'école et à la famille. La présente étude, bien qu'elle traite davantage de la première forme, accordera également une place à la seconde. Il sera ici question d'explorer l'œuvre de Sade, *La philosophie dans le boudoir – les instituteurs immoraux*, afin d'en faire émerger les questionnements relatifs d'une part, au mode d'institution du social et d'autre part, à l'édifice institutionnel républicain tel que pensé autour de Thermidor². Cet exercice mettra en relief le regard alerte et peut-être visionnaire de Sade qui, séduit par les Lumières, comprit aussi les dangers de l'éblouissement qu'elles peuvent provoquer.

Voici donc le jeu auquel nous nous prêterons ici: en pensant l'idée de l'institution dans *La philosophie dans le boudoir*, nous tenterons, au terme de notre exercice, d'élaborer une conception sadienne de la république. Cette réflexion prendra pour assise le fait que l'on puisse faire de Sade un penseur politique, que cela ait été sa volonté, ou pas. Nous ferons donc fi des thèses qui, ou bien réduisent le roman ici étudié à un exercice de style pervers ou encore, appliquent le qualificatif d'opportunisme politique à la pensée républicaine de Sade. Elles peuvent, certes, apporter quelques éléments à la compréhension du roman. Cependant, elles semblent réductrices et désenchantent, à notre avis, le récit sadien. Nous mettrons donc l'accent sur Sade vu comme un penseur de l'*Aufklärung* et ayant réfléchi à la question du politique pendant la Révolution française. À la limite de notre argumentaire, nous établirons quel est l'apport spécifique de Sade dans la pensée républicaine. Cela nous permettra

de répondre à la question qui nous est soumise ici : Sommes-nous les héritiers des Lumières?

Introduction: Sade, l'homme et le boudoir

C'est à l'époque de la Révolution française que Sade rédige l'ensemble de son œuvre³. Il écrit la plupart de ses romans alors qu'il est derrière les barreaux, où il passera au total plus de trente années de sa vie, entre autres pour sodomie et trahison politique. Sade, nous dit Maurice Blanchot dans «La raison de Sade⁴». est sa prison. Sa seule liberté est celle du tout dicible, c'est là sa folie d'écrire: Tout ce qui se fait se dit, tout ce qui se rêve aussi et, Sade a l'imagination fertile... Selon Claude Lefort, La philosophie dans le boudoir est la plus politique des œuvres de Sade: «Sade nous dit, là, ce que doit être la république. Quoi de plus sérieux en apparence? Nous sommes dans la période thermidorienne, pendant la chute de Robespierre et de St-Just. Le débat est vif entre ceux qui considèrent que la révolution est terminée et ceux qui sont partisans d'un retour au jacobinisme⁵.» Sade prendra une place bien définie dans ce contexte historique que nous présente Lefort. Dans Idées sur le mode de la sanction des lois, Sade affirme: «J'ai étudié les hommes et je les connais; je sais qu'ils renoncent avec bien de la peine au pouvoir qui leur est confié, et qu'il n'est rien de difficile comme de poser les bornes à l'autorité déléguée. J'aime le peuple; mes ouvrages prouvent que j'établissais le système actuel bien avant que les bouches de feu qui renversèrent la Bastille ne les annonçassent à l'univers⁶. » Sade adoptera alors une position politique contre la fin de la révolution, pour la perpétuation des idées à la base de celle-ci; nous y reviendrons.

Le roman *La philosophie dans le boudoir* raconte l'éducation sexuelle d'une jeune fille de 15 ans prénommée Eugénie. L'instigatrice de ce projet pédagogique, Madame de Saint-Ange, aidée de son complice Dolmancé, exposera Eugénie aux plaisirs les plus interdits. D'autres personnages, plus secondaires, contribueront aussi à l'entreprise de manière plus sporadique. Le lieu de l'éducation, le boudoir, choisi par Madame de Saint-Ange, n'a ici rien d'anodin puisque c'est entre le salon – où l'on se rencontre pour philosopher – et la chambre à coucher – lieu usuel des ébats – que l'on retrouve

cette pièce. Le boudoir est donc cet espace clos séparant la sexualité de la philosophie où, pour paraphraser Sade, on égorgerait un bœuf que personne n'entendrait. Ce lieu est tapissé de miroirs, afin que les protagonistes se voient sous tous les angles possibles, augmentant de ce fait la volupté des actes et l'efficacité de la pédagogie.

Par-delà ces entremêlements de corps, où les pollutions et les coïts s'accumulent, une éducation philosophique et politique est aussi dispensée à la petite, et au lecteur. Pendant l'enseignement, le Chevalier – autre personnage du boudoir et cousin de Madame de Saint-Ange – s'affaire à la lecture d'un pamphlet politique provenant de l'extérieur du boudoir et intitulé «Français, encore un effort si vous voulez être républicains», dans lequel Sade laisse percer ses intentions politiques⁷. La part politique de ce roman dépasse toutefois ledit pamphlet; c'est tout au long de l'éducation sexuelle d'Eugénie que se profile une éducation, ou plutôt, en termes sadiens, une déséducation des mœurs de la cité. Cette éducation exploite des concepts tels que la nature, l'altérité, la raison⁸. Le dialogue ne cesse jamais, même pendant les acrobaties initiatiques: la théorie et la pratique se trouvent alors jumelées car, comme le dit Sade: «L'expérience ne s'acquiert qu'avec l'exercice des sens⁹». Dans le boudoir, les principes sont à l'épreuve des faits. La philosophie dans le boudoir est donc ce que l'on pourrait nommer un Bildungsroman dans le sens où il propose un projet pédagogique alliant théorie et pratique.

Partie 1 : Sade, la nature, l'autre et la raison Sade et la nature

À l'aube des Lumières, l'idée de la nature prend une importance considérable. Elle est «l'idée maîtresse du siècle¹⁰». C'est à elle, et non à la morale, que la science se réfère pour expliquer le réel¹¹. Thierry Hentsch dans *Le temps aboli* ouvre un chapitre intitulé «Sade, la jouissance absolue» en affirmant que la nature est la principale actrice du récit sadien¹². Dans l'œuvre de Sade, la nature sert à tout coup de justification et de référent pour l'abolition des règles morales de la société. La nature à laquelle fait référence Sade n'est ni ordonnée, ni désordonnée. La nature *est*. «La nature

est elle-même sa vérité, elle ne fait rien d'autre qu'être, elle n'a pas de finalité, pas de conséquences, elle a plusieurs voix¹³.» La nature sadienne ne porte donc pas en elle les conditions eschatologiques du salut. Néanmoins, elle véhicule, par son existence, certaines idées. Pour le dire autrement, il y aurait des lois dans la nature que l'on pourrait découvrir par la raison. Dolmancé témoigne de cette perception lorsqu'il confie à Eugénie: «En un mot, sur toutes ces choses, je pars moi, toujours d'un principe. Si la nature défendait les jouissances sodomites, les jouissances incestueuses, les pollutions, etc., permettrait-elle que nous y trouvassions autant de plaisir? Il est impossible qu'elle puisse tolérer ce qui l'outrage véritablement¹⁴.» Plus loin, dans le pamphlet politique «Français, encore un effort si vous voulez être républicains», Sade, toujours en s'appuyant sur l'idée de nature, explique le rôle de la finitude:

Si tous les hommes étaient éternels, ne deviendrait-il pas impossible à la nature d'en créer de nouveaux ? Si l'éternité des êtres est impossible à la nature, leur destruction devient donc une de ses lois. Or. si les destructions lui sont tellement utiles qu'elle ne puisse s'en passer, si elle ne peut parvenir à ces créations sans puiser dans ces masses de destruction que lui prépare la mort, de ce moment, l'idée d'anéantissement que nous attachons à la mort ne sera donc plus réelle; il n'y aura plus d'anéantissement constaté; ce que nous appelons la fin de l'animal qui a vie ne sera plus une fin réelle, mais une simple transmutation, dont est la base le mouvement perpétuel, véritable essence de la matière et que tous les philosophes modernes admettent comme une de ses premières lois. La mort, d'après ces principes irréfutables, n'est donc plus qu'un changement de forme, qu'un passage imperceptible d'une existence à une autre15.

En fait, comme on le remarque, Sade déduit de la finitude, état inévitable dans la nature, une loi de la destruction. L'homme est mortel, sa mort est nécessaire au renouveau, donc la destruction est une loi de la nature. Dans l'exemple évoqué par Sade, la destruction permettrait le mouvement; une destruction créatrice, annonciatrice de nouveauté et de changement. Sade use ensuite de cette logique de

la destruction, inhérente, nous dit-il, à la nature, pour penser l'idée de république. Il fait alors des guerres et de l'anéantissement des mœurs de la cité le foyer du social :

Mais en voilà plus qu'il ne faut pour convaincre tout lecteur éclairé qu'il est impossible que le meurtre puisse jamais outrager la nature. Est-il un crime en politique? Osons avouer, au contraire, qu'il n'est malheureusement qu'un des plus grands ressorts de la politique. N'est-ce pas à force de meurtre que Rome est devenue la maîtresse du monde? N'est-ce pas à force de meurtre que la France est libre aujourd'hui¹⁶?

En se basant ainsi sur ce qu'il nomme les lois de la nature, Sade institue une conception de la république qui cautionne la destruction, le meurtre, la sodomie, l'inceste. Qui plus est, en prenant une perspective plus large de cette conception, on peut soutenir que Sade met de l'avant cette idée qu'au fondement du politique, il y a toujours violence. C'est inévitable, et Sade fait appel à la nature pour démontrer cette inévitabilité¹⁷. Cette idée de la violence au fondement du politique est aussi présente chez Machiavel, qui justifie dans *Le prince* les interventions violentes du législateur pour fonder un nouveau pouvoir¹⁸.

Nature et politique semblent donc entremêlés chez Sade. L'on ne saurait penser l'un sans se référer à l'autre. En ce sens, la république ne serait pas la résultante d'un ailleurs instituant, ni d'un contrat entre égaux mais serait plutôt cette forme politique qui côtoie la nature, qui se meut avec elle. Elle n'est jamais fixée, elle est toujours en mouvement.

Sade et l'autre

Il a été mentionné brièvement ce que Sade pensait de la nature et quelles lois tirait-il de celle-ci. Avant d'établir les liens entre la nature et l'importance de la raison chez Sade, nous poursuivrons notre volonté de comprendre la pédagogie sadienne en effectuant un détour par l'altérité, soit la conception que présente Sade de l'autre.

Quel est le rôle de l'homme dans la nature? Selon Sade, il semble y jouer un personnage bien secondaire. Sade affirme, au

milieu de son roman: «L'espèce entière s'anéantirait que ni l'air n'en serait moins pur, ni l'astre moins brillant, ni la marche de l'univers moins exacte. Qu'il fallait tant d'imbécillité, cependant, pour croire que notre espèce est tellement utile au monde que celui qui ne travaillerait pas à la propager ou celui qui troublerait cette propagation deviendrait nécessairement un criminel¹⁹!» Plus loin, il ajoute: «La nature entière n'en éprouverait pas davantage, et le sot orgueil de l'homme, qui croit que tout est fait pour lui, serait bien étonné après la destruction totale de l'espèce humaine, s'il voyait que rien ne varie dans la nature et que le cours des astres n'en est pas seulement retardé²⁰.»

Cependant, il serait injuste de réduire la compréhension que Sade a de l'autre, ou de l'homme en général, à une espèce complètement inutile. En effet, l'autre prend un caractère bien particulier dans le projet pédagogique de Sade. La notion d'altérité réfère à une certaine interprétation machiavélienne du terme. En effet, l'autre semble n'avoir pour fin que la seule vocation d'outil. Dolmancé confie à Eugénie, alors que celle-ci éprouve le vif désir de tuer sa mère – symbole de la moralité: «Eugénie, je te le jure, permets moi quelques conseils qui deviennent, avant que d'agir, de la première nécessité pour toi. Que jamais ton secret ne t'échappe, ma chère, et surtout agis seule: rien n'est plus dangereux que les complices; méfions-nous toujours de ceux mêmes que nous croyons nous être le plus attachés : Il faut, disait Machiavel, ou n'avoir jamais de complices, ou s'en défaire dès qu'ils nous ont servis²¹.» Ce qui est mis de l'avant ici, c'est cette idée du réalisme que l'on retrouve chez Machiavel. Ce dernier mentionnait dans Le prince qu'il faut savoir se servir des grands puis s'en débarrasser sitôt les fins atteintes. Cette vision du politique, très réaliste et très moderne, chevauche, chez Sade, cette autre idée, toute aussi moderne, du droit à la liberté individuelle. Cependant, il s'agit d'une liberté individuelle qui engage à l'action. Une liberté positive dans le sens où elle doit réaliser un idéal, celui de la république. Cette liberté individuelle serait donc liée à l'autre. en tant qu'il est un moyen d'atteindre ma liberté, donc ma fin²². Il est moyen, en premier lieu car il peut me servir d'outil, sans que je puisse néanmoins le posséder; mais aussi, en deuxième lieu, car il est la condition d'existence de ma contestation, et donc de ma liberté. Sans l'autre, sans moralité, point de révolution, point de mouvement, point de république – nous y reviendrons.

S'érige aussi dans la république sadienne, l'idée d'une liberté de l'homme, et de la femme! En affirmant qu'on ne doit pas avoir de complices, ou qu'on doit s'en débarrasser sitôt qu'ils ont servi, Sade s'attaque à l'idée de la possession de l'autre:

Jamais un acte de possession ne peut être exercé sur un être libre; il est aussi injuste de posséder exclusivement une femme qu'il l'est de posséder des esclaves; tous les hommes sont nés libres, tous sont égaux en droit: ne perdons jamais de vue ces principes; il ne peut donc jamais être donné, d'après cela, de droit légitime à un sexe de s'emparer exclusivement de l'autre, et jamais l'un de ces sexes ou l'une de ces classes ne peut posséder l'autre arbitrairement²³.

En ce sens, Sade inscrit ses propos au cœur des principes de la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen. L'on pourrait se réjouir de ce dessein, seulement, les mots qui suivent dans le roman altèrent l'opinion léguée par les premiers. Sade affirme en effet: «Une femme même, dans la pureté des lois de la nature, ne peut alléguer, pour motif du refus qu'elle fait à celui qui la désire, l'amour qu'elle a pour un autre, parce que ce motif en devient un d'exclusion, et qu'aucun homme ne peut être exclu de la possession d'une femme, du moment qu'il est clair qu'elle appartient décidément à tous les hommes²⁴.» À ces mots, on comprend qu'il existe chez Sade quelque chose comme l'égalité, certes, mais une égalité de la différence qui confine la femme à une position de subordination, de soumission de son sexe à tous les hommes. La femme objet, libre en tant qu'elle ne peut être la propriété de quiconque, est esclave de l'homme au masculin, en tant qu'elle est subordonnée à lui. La liberté et l'égalité ici, de l'homme autant que de la femme, bien qu'elle réside dans la pratique de l'entendement et dans la contestation des mœurs, semble rencontrer sa limite dans le genre²⁵.

Sade et la raison

Le rapport du politique à la nature chez Sade ne se présente pas sous l'idée de la volonté contractuelle de l'individu défendue par les pères fondateurs de la pensée politique moderne (Hobbes, Locke, Rousseau). La république sadienne n'est pas issue d'un contrat. Elle est le prolongement d'un état de nature articulé autour de la destruction des mœurs de la société civile. Par ailleurs, tout se passe comme si cette relation à la nature était plus compliquée qu'il n'y paraît et que cet état de fait a-contractuel n'évacuait pas l'éventualité que cette république repose sur une ambivalence entre la naturalité de celle-ci et sa rationalité. En effet, on assiste, chez Sade, à une décontractualisation rationnelle de l'institution sociétale. En réaction à l'idée primaire de la révolution qui consiste à remettre en cause les traditions, Sade soutient que l'on fait fausse route. Le problème ne réside pas dans la croyance en la capacité de l'entendement à nous délivrer du poids des traditions, mais au fait qu'on semble vouloir faire triompher cette raison en l'inscrivant au registre de l'absolu. En ce sens, Sade est très critique de la république de Robespierre qui met sur pied le culte de la déesse raison. Dans son roman, il met lui aussi en scène la raison, cependant il s'agit d'une raison animée, qui donne toujours à déconstruire rationnellement les mœurs pour demeurer le plus près possible d'un état de nature. Comme le mentionne Blanchot:

Sade est d'une lecture difficile. Il est clair, son style est aisé, son langage sans détour. Il prétend à la logique : il raisonne, il ne se soucie que de raisonner; cette raison, libre de préjugés, parle pour convaincre et en faisant appel à des vérités auxquelles elle donne une forme universelle et qui lui paraissent si évidentes que toute objection est énergiquement mise au compte de la superstition. Telle est la certitude de Sade. Il aspire à la raison, et c'est de raison qu'il est préoccupé ²⁶.

Pour Sade, comme pour d'autres penseurs des Lumières, la raison est vue comme une possibilité de s'émanciper de la tradition²⁷. En redécouvrant la nature, on réfléchit en dehors du prisme de la tradition. Elles sont là, dans la nature, les vérités universelles dont

nous parle Blanchot et qui inspirent Sade. Cependant, le résultat que Sade tire de cette observation n'est pas la loi de l'ordre, établie par l'entendement humain en regard de la nature. *A contrario*, ce qu'il trouve au final c'est le chaos; un chaos recherché, un chaos naturel, seul fondement possible du politique et conforme à la nature. Les lois qu'y découvre Sade sont celles du meurtre, de la sodomie, de l'inceste, du mouvement.

Fonder, ou bien sur la volonté contractuelle, par la raison, ou sur la base de la tradition, nous dit Sade, c'est risquer de retomber sous le joug du sceptre et de l'encensoir. Pour Sade, la véritable fondation de la république s'obtient en évitant rationnellement de fonder à nouveau, c'est-à-dire qu'elle n'est efficace que si et seulement si elle se réalise jour après jour. Tout est donc mis en place pour éviter cette tentation de la fondation, ce désir sécurisant qui embrasse le danger de la tyrannie. À ce titre, il est intéressant de souligner que malgré toute la part de sexualité que le roman renferme, de contact et de jouissance, on n'y retrouve aucune trace de goût, d'odeur, de passion. Tout y est mécanique. Sade affirme que les sentiments sont lâches. Il ne faut guère se fier à eux, car c'est en eux que réside le besoin de sécuriser nos fondements. Sade soulève l'idée que les passions entraînent l'homme dans la débauche des idées. Dolmancé dira à Eugénie: «Il n'y a de dangereux dans le monde que la pitié et la bienfaisance; la bonté n'est jamais qu'une faiblesse dont l'ingratitude et l'impertinence des faibles forcent toujours les honnêtes gens à se repentir [...] l'unique conseil qu'on puisse tirer de tout ce qui vient d'être dit: n'écoutez jamais votre cœur mon enfant; c'est le guide le plus faux²⁸. » La débauche que souhaite Sade est articulée, raisonnée. Une débauche qui a pour finalité la remise en cause de la loi; ceci, afin d'agir le plus en conformité avec le chaos de la nature. Cette pratique de la contestation de la loi, évoquée par Sade, est rendue possible grâce à l'existence du boudoir.

À la lumière de ces propos, il semble pertinent de rappeler que l'exercice de Sade n'a pas pour fin que la jouissance perverse. Un objectif se dessine derrière les mises en scène sadiennes: celui de l'importance manifeste de s'attaquer directement, d'une part, à l'institution morale et, d'autre part, à la tentation tyrannique que Sade

devine chez les révolutionnaires. Le boudoir, en ce sens, n'est pas qu'un lieu de dépravation physique. Il requiert que l'on y élève son esprit. C'est un lieu où l'homme raisonne – en paroles et en actes – l'idée de la république; un lieu qui intègre cette valeur, à la base des Lumières, qu'est celle de la remise en cause du legs des traditions.

Partie 2 : Sade et la république

Excès, énergie, dissolution, voilà des mots clés au temps de la Révolution française. Il n'est pas étonnant que Sade use de ces mots pour constituer la trame de son roman. Sade s'affaire, à la construction d'un modèle de république. Tout ce qu'il définit, tout ce qu'il propose, c'est en vue de la république. L'idée de la république est centrale dans *La philosophie dans le boudoir*. La section «Français, encore un effort si vous voulez être républicains », pamphlet politique rédigé à l'extérieur du boudoir et acheté au Palais de l'Égalité par le chevalier, totalise presque un quart de la trame narrative. En voici un extrait:

Je viens vous offrir de grandes idées: on les écoutera, elles seront réfléchies; si toutes ne plaisent pas, au moins en resterat-il quelques-unes; *j'aurai contribué en quelques choses au progrès des Lumières, et j'en serai content.* Je ne le cache point, c'est avec peine que je vois la lenteur avec laquelle nous tâchons d'arriver au but [Sade parle ici de la révolution républicaine]; c'est avec inquiétude que je sens que nous sommes à la veille de manquer encore une fois. [...] Ô, vous qui avez la faux à la main, portez le dernier coup à l'arbre de la superstition; ne vous contentez pas d'élaguer les branches. [...] Français, je vous le répète, l'Europe attend de vous d'être à la fois délivrée du sceptre et de l'encensoir [...] Français, vous êtes trop éclairés pour ne pas sentir qu'un nouveau gouvernement va nécessiter de nouvelles mœurs; il est impossible que le citoyen libre se conduise comme l'esclave d'un roi despote²⁹...

Sade écrit à l'époque thermidorienne, nous l'avons relevé. À rebours de la tournure prise par la révolution, il propose une nouvelle république, qui est fondée ni sur la moralité, ni sur l'immoralité. En fait, elle doit contenir les deux; la république nécessite la

présence de citoyens immoraux, car elle ne se conserve que par la guerre. L'insurrection doit être l'état permanent de la république et l'immoralité y est vue comme son moteur; c'est l'état de mouvement perpétuel, conforme à la nature. À cet effet, Lefort mentionne : «Si Sade veut distinguer la république des autres régimes, la raison en est sans doute qu'il en fait sa cible parce qu'elle revendique une moralité qui ne peut que lui faire défaut³⁰.» Cette moralité qui fait défaut, nous dit Sade, est celle d'une tentative de restaurer l'ordre par le culte de la déesse raison; celle qui nous fait retomber sous le joug du sceptre et de l'encensoir; celle au nom de laquelle Robespierre et St-Just ont édifié la république. Bref, cette moralité est celle qui brime le mouvement inhérent et naturel de la république, qui la désubstantialise. Par son roman, il aspire à redonner à la république son énergie primaire; sa force tant destructrice que créatrice. Sade est donc – c'est notre hypothèse – plus républicain que la république. Il désire la secouer davantage, la pousser à ses limites, pour la tenir toujours éveillée. C'est l'introduction du principe d'énergie contre celui de l'apathie. Quoi de mieux que le mouvement pour parer à la tyrannie? Il faut faire encore un effort, toujours un effort pour être républicain; la révolution ne sera jamais terminée car son accomplissement signifierait la fin de la république.

La république sadienne se doit, en ce sens, d'aménager des lieux d'immoralité. La société du boudoir se distingue donc de la cité en ceci qu'elle est une société secrète, et qui entend le demeurer, puisque sa luxure contrevient aux règles de toute société politique. Le boudoir possède donc une double réalité: clos dans sa pratique, il est ouvert sur la cité par nécessité. C'est la condition de réussite de la république chez Sade. La lutte constante pour l'avènement toujours à venir de la république est, paradoxalement, sa finalité. C'est là le mouvement ultime par lequel s'institue le social chez Sade. C'est aussi là toute l'ambition de son entreprise pédagogique: construire rationnellement la république, en réaction à la moralité et aux traditions. Cependant, c'est en interdépendance avec celles-ci que s'institue la république puisque cela semble nécessaire à la création du mouvement. L'institution du social chez Sade doit être maintenue dans cet à venir, qui tient à re-penser encore et toujours la moralité.

En ce sens, l'institution chez Sade doit toujours être comprise comme un acte jamais réalisé, toujours en mouvement.

Le projet pédagogique

L'idée de la république sadienne s'inscrit au cœur du récit par le biais d'un projet pédagogique. Cette idée de l'importance de la pédagogie n'est pas étrangère aux Lumières. L'affirmation selon laquelle l'éducation permet à tous d'aspirer à la raison s'impose sur le terrain des idées et ce, à rebours d'une conception aristocratique du savoir. Dans *La philosophie dans le boudoir*, Sade propose une pédagogie dispensée à une jeune fille de 15 ans pour l'amener à remettre en question les mœurs de la cité. En agissant ainsi, Sade sait bien que le lecteur se sentira interpellé et amené à comprendre à son tour les vertus de l'enseignement. Bien que le boudoir soit réservé à certains, Sade choisit le roman afin de le mettre à la portée de tous.

La pédagogie sadienne est celle de l'éternel questionnement qui agit en conformité avec son idée de la république toujours en mouvement. Sade propose une théorie de la fondation non fondationnelle de la république. Il estime que la Révolution française n'est toujours pas terminée et qu'il faut faire *encore un effort*. Sade, souligne Lefort, embrasse la république aux termes de *La philosophie dans le boudoir*: «La république, il l'épouse violemment, il la rejoint sur les ruines d'un régime qu'il hait³¹. » La république se présenterait ainsi comme seule issue pour parer à la tyrannie.

Ce qu'il faut avant tout pour maintenir l'énergie révolutionnaire, c'est remettre en cause toutes les institutions sociales existantes, mettre en lumière ce qui nous unit à autre chose que la république pour s'en débarrasser. Ainsi, Sade entreprend un processus de déconstruction institutionnelle au nom de la république; l'institution religieuse, l'institution de la famille, l'institution du mariage, tout y passe. Eugénie dit à ses instituteurs: «Oh! Mes divins instituteurs, je vois bien que, d'après vos principes, il est très peu de crimes sur la terre, et que nous pouvons nous livrer en paix à tous nos désirs, quelque singuliers qu'ils puissent paraître aux sots qui, s'offensant et s'alarmant de tout, prennent imbécilement les institutions sociales pour les divines lois de la nature³². » Les institutions seraient une

construction morale, signe d'une faiblesse humaine, qu'il faudrait s'affairer à détruire puisqu'elles ne correspondent pas à la nature. Seule la république sadienne comme institution jamais vraiment instituée peut satisfaire les exigences de cette dernière. Voici quelques exemples qui illustrent la primauté de l'attachement à la république. Tout d'abord, concernant la famille, Sade fait dire à Dolmancé:

Quels sont, je le demande, les dangers de cette licence [c'est-à-dire celle niant les liens familiaux]? Des enfants qui n'auront point de pères? Eh! Qu'importe dans une république où tous les individus ne doivent avoir d'autre mère que la patrie, où tous ceux qui naissent sont tous enfants de la patrie? Ah! Combien l'aimeront mieux ceux qui, n'ayant jamais connu qu'elle, sauront dès en naissant que ce n'est que d'elle qu'ils doivent tout attendre. N'imaginez pas faire de bons républicains tant que vous isolerez dans leurs familles les enfants qui ne doivent appartenir qu'à la république³³.

Sade favorise aussi l'amour des jeunes garçons et l'amour entre hommes comme agent de renforcement du patriotisme. Il s'attaque ainsi à l'institution hétérosexuelle du mariage, et remet en cause l'interdiction de la sodomie:

L'habitude que les hommes ont de vivre ensemble dans les républiques y rendra toujours ce vice plus fréquent [Sade parle ici de la sodomie], mais il n'est certainement pas dangereux. Les législateurs de la Grèce l'auraient-ils introduit dans leur république s'ils l'avaient cru tel? Bien loin de là, ils le croyaient nécessaire à un peuple guerrier. Plutarque nous parle avec enthousiasme du bataillon des *amants* et des *aimés*; eux seuls défendirent longtemps la liberté de la Grèce. Ce vice régna dans l'association des frères d'armes; il la cimenta; les plus grands hommes y furent enclins ³⁴.

Un cran d'arrêt cependant se manifeste dans cette tentation destructrice: bien que l'auteur manifeste vouloir délivrer la cité du sceptre et de l'encensoir³⁵, il se butte à cette intéressante impossibilité du rejet complet de l'institution religieuse. Certes, il en fait une

critique, violente et assassine – comme le remarque Lefort: «Sa critique radicale de la religion, je doute qu'elle ait été égalée; son rejet de toute forme de déisme, son attraction pour toute forme d'insurrection ne peuvent que le porter du côté de la révolution [...] en revanche, il déteste l'idéologie révolutionnaire et tout ce qu'elle comporte de prétention à la vertu³⁶» – mais un reste persiste, nécessaire à la construction théorique. Cette destruction porterait en elle une limite. Blanchot note à ce sujet:

L'idée de Dieu, c'est, en quelque sorte, la faute inexplicable de l'homme, son péché originel, la preuve de son néant, ce qui justifie et autorise le crime, car, contre un être qui a accepté de s'annuler devant Dieu, l'on ne saurait recourir à des moyens trop énergiques d'anéantissement. Sade écrit: L'idée de Dieu est le seul tort que je puisse pardonner à l'homme. Parole décisive et l'une des clefs de son système. La croyance en un Dieu tout puissant qui ne laisse à l'homme que la réalité d'un fétu de paille, d'un atome de néant, impose à l'homme intégral, le devoir de ressaisir ce pouvoir surhumain, en remplissant lui-même, au nom de l'homme et sur les hommes, le droit souverain que ceux-ci ont reconnu à Dieu³⁷.

La religion dans l'œuvre sadienne devient donc indispensable, car sans religion, point de possibilité de blasphémer, et sans blasphème, point de jouissance, point de boudoir. Cette jouissance dans le blasphème permet – à l'intérieur des limites du boudoir – de se détacher des liens qui nous unissent à la cité, de se débarrasser des conventions. C'est là en fait toute la nécessité de l'*autre* dans l'œuvre de Sade, sans opposition, sans moralité, sans l'autre, point de contestation, point de révolution, point de république. Chez Sade donc, la jouissance n'est pas que pulsionnelle, elle requiert le langage, elle est prise de position. Dans son roman, la parole ne s'arrête jamais, elle est nécessité: sans elle, point de blasphème.

Une question demeure cependant. Pourquoi cette pédagogie a-telle lieu dans le boudoir? Dans le roman, l'entièreté de l'éducation se déroule à huis clos. On serait alors porté à croire que le boudoir est fermé sur lui-même. À cet effet, Lefort soulève que le boudoir «requiert des murs qui le séparent du vulgaire. C'est peut-être pour cette raison qu'on a chassé le jardinier. Le boudoir est une société secrète et entend le demeurer, puisque sa débauche contredit aux règles de toutes cités³8.» Ici, Lefort mentionne trois choses. *Primo*, que la société du boudoir se sépare du commun et ne concerne que le petit nombre. *Secundo*, qu'il y a un lien entre cette séparation et la sortie du jardinier. Effectivement, on exclut Augustin du boudoir lorsqu'il est question de politique, c'est-à-dire lorsqu'on s'adonne à la lecture du pamphlet. Là-dessus, Lefort demande: «Pourquoi Augustin ne doit-il pas entendre? Pour le dire autrement, que Sade veut-il nous faire entendre à nous, lecteurs, par ce trait? [...] Cela, au moment même où la philosophie du boudoir s'ouvre à la philosophie de la cité³9.» *Tertio*, comme le montre cette citation, que la société doit demeurer secrète.

Or, certains éléments nous autorisent à discuter l'interprétation de Lefort. Le boudoir est clos, certes, mais il laisse cependant pénétrer en lui certains éléments de l'extérieur; le pamphlet politique qu'on s'est procuré au Palais de l'Égalité en est un exemple. Puis, n'oublions pas que les gens du boudoir n'y restent pas éternellement, ils en sortent, vraisemblablement comme de meilleurs citoyens de la république sadienne. De plus, comment penser l'idée de jouissance, interne au boudoir, sans penser qu'à l'extérieur, non seulement on sait qu'il existe mais aussi qu'il suscite la répulsion? Tout se passe comme si, dans le boudoir, l'acte de jouissance était intimement lié à celui du blasphème et que, pour que celui-ci existe, il fallait qu'il subsiste quelque chose à profaner. Ce quelque chose, c'est précisément l'autre du boudoir, c'est-à-dire la cité morale. Voilà assurément pourquoi Sade laisse entendre que l'idée de Dieu est le seul tort qu'il peut pardonner à l'homme. Nous soutenons donc que le boudoir ne peut exister en soi, il n'est pas autosuffisant. Il nécessite indéniablement un dehors pour fonctionner. Telle serait alors la destinée du boudoir : réveiller les citoyens de la république – lire du dehors du boudoir – afin qu'ils ne retournent pas sous le joug du sceptre et de l'encensoir qui se manifeste aussi, pour Sade, dans la conception robespierriste de la république. Ce que nous aimerions ici mettre en relief, c'est cette idée que la république sadienne n'est pas simplement fondée sur l'immoralisme. Car comme le dit Sade, le jour où cette société ne s'opposera plus à l'immoralisme et au boudoir, il y renoncera avec fureur⁴⁰.

Conclusion

La république proposée par Sade est-elle visiblement différente de celle que l'on tentait de mettre en pratique à l'époque? L'essence de la révolution n'est-elle pas énergie et mouvement constant? En s'adonnant ici à un exercice intéressant de réflexion sur la fondation de la république, Sade explore l'inévitable processus de désinstitutionalisation-intitutionalisation du social qui émerge d'une volonté d'élaguer le lourd passé traditionnel et moralisateur qui pesait à l'époque sur les épaules du peuple français. Le processus proposé par Sade émane d'une capacité de l'entendement à se sortir d'un état de domination par les institutions morales et religieuses. En ce sens, Sade est bien de son temps. Il est non seulement un «génie poétique de la transgression, mais [...] un homme des Lumières et un acteur de la Révolution en lutte contre le modérantisme politique⁴¹».

Ce que Sade propose d'original, c'est l'idée que les modalités de l'institutionnalisation ne doivent jamais se réaliser. L'institution de la république doit toujours être comprise comme un à venir jamais achevé. Il est donc possible de voir dans La philosophie dans le boudoir un exercice de réflexion fondé d'une part, sur un désir de désinstitutionalisation de la tradition au nom de la république et, d'autre part, sur une volonté d'agir en conformité avec la nature; c'est-à-dire, dans ce cas, en conformité avec le chaos et le mouvement de la nature. Ce processus de désinstitutionalisation ne fournit pas de perspective eschatologique: le mouvement est son moteur, il est aussi sa fin. Ce que Sade propose, aux termes de son roman, c'est une citoyenneté active. Une citoyenneté qui doit garder comme seule visée la république, comprise dans le sens de la république jamais achevée. La liberté qu'il définit est une liberté d'agir, une liberté d'action qui permet de maintenir, par l'entendement, l'état révolutionnaire, conforme à la nature. La pertinence de Sade aujourd'hui semble résider à la fois dans cette théorisation de l'importance de la fondation toujours à venir: cet impératif qui réside dans l'importance d'actualiser encore et toujours la remise en cause de la loi et qui doit être entendu comme un appel à notre raison; ainsi que dans la conception d'une citoyenneté active. Ces deux idées s'harmonisent pour créer ce que nous nommons la république sadienne.

L'héritage que nous offre Sade est un héritage républicain qu'il importe de se rappeler. Il serait en effet bénéfique de prendre en compte l'enseignement que nous dispense Sade et de garder en mémoire sa critique de la tyrannie lorsque nous nous interrogeons, dans notre monde contemporain, sur le risque du retour à l'absolu ou encore – et ce second exemple n'est pas étranger à nos yeux au premier – à la question de la démocratie consensuelle.

Au centre de la pensée des Lumières résidait cette idée qu'il faille s'émanciper, par la raison, du poids des traditions. En ce sens, Sade embrasse l'idéal des Lumières. Cependant, il émet une mise en garde contre cette entreprise. Il s'affaire avec persistance et éloquence à nous en montrer les dangers : danger d'un retour à l'absolu, manifesté par la raison triomphante, danger de s'endormir dans notre confort, de cesser de faire encore un effort. Quant à la question à savoir si nous sommes des héritiers des Lumières? Sade en serait assurément perplexe. Le rejet ou l'absence de la théorisation de la dimension du conflit en philosophie politique et ce, particulièrement dans les théories du libéralisme anglo-saxon, nous conduisent à faire ce constat. Cependant, la réponse n'est pas définitive. D'autres penseurs poursuivent effectivement un raisonnement basé sur la dissension⁴². Il serait peut-être là l'héritage sadien?

Notre exercice est loin d'être clos; appréhender le boudoir par le salon, c'est-à-dire par la philosophie, engendre une infinité de possibles. L'énigme quant aux réelles volontés de l'auteur ne cesse de se prolonger; en cela, notre analyse s'inscrit dans les balises même de cette réalisation toujours en devenir. Encore un effort!

^{1.} Cet article a été rendu possible grâce à mes discussions avec Myrtô Dutrisac. Qu'elle en soit ici remerciée. Je tiens aussi à souligner les judicieux commentaires du professeur Gilles Labelle, ainsi que des correcteurs anonymes de la revue.

- 2. Soit la période entourant le renversement des robespierristes, le 9 thermidor de l'an II (27 juillet 1794), qui mit un frein à l'épisode de terreur de la Révolution française.
- 3. Sade est né le 2 juin 1740 et est décédé le 2 décembre 1814. Il prendra position sur la place publique pendant la révolution, particulièrement entre 1790-1793, courte période où il ne fut pas emprisonné. Voir à cet effet: Marquis de Sade, *Opuscules et lettres politiques*, Paris, Union générale d'édition, 1979.
- 4. Maurice Blanchot, «La raison de Sade» dans *Sade et Restif de la Bretonne*, Paris, Édition complexe, 1986, p. 10.
- 5. Claude Lefort, «Sade le boudoir et la Cité» dans Écrire À l'épreuve du politique, Paris, Presse pocket, 1995, p. 91. Voir aussi: Marquis de Sade, Préface à La philosophie dans le boudoir, Paris, Gallimard, Folio classique, 1976, p. 19 note 12: «Toutes les allusions à l'activité révolutionnaire, à la prise de la Bastille (p. 198) à l'exécution de Robespierre (p. 195) au «nouveau code» que l'on nous prépare (p. 209) et au clergé assermenté (p. 188) nous indiquent que ce roman a été écrit (du moins en partie) en 1794, pendant Thermidor. Il fut publié pour la première fois en 1795.»
- 6. Marquis de Sade, *Idées sur les romans et sur le mode de sanction des lois*, Paris, Milles et une nuit, 2003, p. 49.
- 7. Certains ont d'ailleurs tenté d'isoler ce pamphlet pour en constituer une œuvre à part, tentative que Lefort réprouve, car il ne peut être compris qu'à la lumière du roman vu dans son ensemble. Voir Claude Lefort, *Loc. cit.*, p. 92.
- 8. Ces trois concepts, nécessaires à la compréhension de la pédagogie sadienne, constitueront la trame de la *partie 1* de notre argumentation.
- 9. Marquis de Sade, La philosophie dans le boudoir, p. 200.
- 10. Expression attribuée à P. Hazard dans Simone Goyard-Fabre, *La philosophie des Lumières en France*, Paris, C. Klincksieck, 1972, p. 134.
- 11. Voir à cet effet l'ouvrage de Jean Ehrard, *L'idée de la nature en France* à *l'aube des Lumières*, Paris, Flammarion, 1970.
- 12. Thierry Hentsch, «Sade, la jouissance absolue» dans *Le temps aboli*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 104. Ici Hentsch suggère deux choses, d'abord que la nature est au centre du roman; ensuite, il qualifie la nature d'actrice. Il semble vouloir rappeler que, dans le roman, tout est construit d'une manière théâtrale; nous pensons ici aux nombreuses didascalies qui meublent la discussion et dirigent l'action des protagonistes.
- 13. Ibid., pp. 105-106.
- 14. Marquis de Sade, La philosophie dans le boudoir, p. 107.

- 15. *Ibid.*, p. 239.
- 16. *Ibid.*, p. 241.
- 17. Cette idée peut aussi s'apparenter à l'interprétation que fait Pierre Gravel du récit tragique où il soutient la thèse qu'il n'y a pas de fondements qui se réalisent sans violence. Tout pouvoir a les mains tachées de sang. (Pierre Gravel, *Pour une logique du sujet tragique*, Montréal, Presse Université de Montréal, 1999.) Afin d'explorer davantage cette thématique, une relecture de Sade à la lumière de la thèse tragique pourrait être intéressante.
- 18. Nous pensons ici à l'exemple de messire Remirro d'Orca qui, après avoir fait régner l'ordre en Romagne par la terreur, fut découpé en morceau sur la place publique par le duc, afin qu'il imposa à nouveau son pouvoir. Le peuple, stupéfait, en fut satisfait (Machiavel, *Le prince*, Paris, Classiques de poche, 2000, pp. 84-85).
- 19. Marquis de Sade, La philosophie dans le boudoir, pp. 160-161.
- 20. *Ibid.*, pp. 242-243.
- 21. *Ibid.*, p. 117. En italique dans le texte.
- 22. Il serait intéressant de développer davantage la thèse de l'utilitarisme chez Sade en se référant, par exemple, à la thèse de John Stuart Mill, pionnier, aux côtés de Jeremy Bentham, de la doctrine éthique de l'utilitarisme. Voir: John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Paris, Presse Universitaire de France, 1999.
- 23. Marquis de Sade, La philosophie dans le boudoir, p. 221.
- 24. Ibid., p. 221.
- 25. Il serait aussi intéressant d'aborder, en d'autres temps, la thématique de Sade et de la femme. Pour en savoir davantage, lire Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade*?, Paris, Gallimard, 1972.
- 26. Maurice Blanchot, «L'insurrection ou la folie d'écrire» dans *Op. cit.*, p. 69.
- 27. Sur cette idée lire: Kant, *Qu'est-ce que les lumières?*, Paris, Milles et une nuits, 2006, p. 11: «*L'Aufklarüng*, les Lumières, c'est la sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'està-dire incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. *Sapere aude!* Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Telle est la devise des Lumières.» Pour en connaître davantage sur le rapport entre Kant et Sade lire: Jacques Lacan, «Kant avec Sade» (préface) dans *Oeuvres complètes du Marquis de Sade, Tome III*, Paris, Tête de Feuille, 1973.
- 28. Marquis de Sade, La philosophie dans le boudoir, p. 253.

Dossier: Sommes-nous les héritiers des Lumières?

- 29. Ibid., pp. 187-195. Mes italiques.
- 30. Claude Lefort, Loc. cit., p.107.
- 31. *Ibid.*, p. 108.
- 32. Marquis de Sade, La philosophie dans le boudoir, p. 107.
- 33. Ibid., p. 225.
- 34. *Ibid.*, p. 233. En italique dans le texte.
- 35. Sade fait cette remarque au tout début de «Français, encore un effort si vous voulez être républicains» (*ibid.*, p. 187).
- 36. Claude Lefort, Loc. cit., p. 106.
- 37. Maurice Blanchot, «La raison de Sade» dans *Op. cit.*, p. 44. Voir aussi p. 43 : «La notion de Dieu et la notion du prochain sont indispensables à la conscience du libertin.»
- 38. Claude Lefort, Loc. cit., p. 101.
- 39. *Ibid.*, p. 95.
- 40. Maurice Blanchot, «L'insurrection, la folie d'écrire» dans *Op. cit.*, p. 76.
- 41. Jean-Marc Levent et Alain Brossat, « Sade, une exception monstrueuse » dans Marquis de Sade, *Idées sur les romans et sur le mode de sanction des lois*, Paris, Milles et une nuit, 2003, p. 51.
- 42. Nous pensons entre autres à l'idée lefortienne du mouvement comme fondement de l'institution symbolique du social. «Toute définition, toute tentative de fixer l'essence du politique entrave le libre mouvement de la pensée [...] [le politique consiste en fait à] consentir à une exploration dont les chemins ne sont pas connus d'avance» (Claude Lefort, «Avant-propos» dans Essais sur le politique XIX^e-XX^e siècles, Paris, Seuil, 1986, p. 7). Voir aussi: Claude Lefort, «La question de la démocratie» dans Essais sur le politique XIX^e XX^e siècles, p. 29: «L'essentiel, à mes yeux, est que la démocratie s'institue et se maintient dans la dissolution des repères de la certitude.» Nous pensons aussi à l'idée du dissensus comme moteur du politique chez: Jacques Rancière, La mésentente, politique et philosophie, Paris, Galilée, 1995; Jacques Rancière, Le partage du sensible, esthétique et politique, Paris, La fabrique, 2000.